Texte pour l'exposition d'Olivier Catté au Japon / mai 2021

Un voyage pour l'esprit

Le geste, l'énergie, le mouvement. Depuis qu'Olivier Catté a eu l'étincelle de l'Orient il y a trois ans, son travail artistique a été profondément bouleversé et se fonde sur ces trois points. Il s'est libéré du poids de l'intellect pour goûter à ce qui ressemblerait à l'essentiel. D'un face à face exclusif avec ses panneaux de carton – son support de prédilection auparavant –, le peintre explore désormais le champ des possibles du dessin et a intégré un troisième élément indissociable de l'histoire de la peinture et de la calligraphie en Asie : le souffle vital, le Qi qui circule dans la nature, dans l'atelier, entre la feuille de papier et lui-même, jusqu'à le traverser pareillement. Il n'est plus maître seul à bord, il lâche prise pour se laisser porter par une énergie qui régit l'univers. La conséquence dans son travail se traduit par une place plus grande laissée à ce qui pourrait avoir des accointances avec la notion occidentale de hasard, mais ce terme est bien trop restrictif. Alors certes, Olivier Catté ne fait pas de dessin préparatoire et se lance dans l'arène sans une totale préméditation quant à la forme qu'il fera apparaître. Mais plus que jongler avec le hasard, il entre en contact avec l'invisible et le sensible pour réagir à ce qui s'offre à lui. Il pourrait faire siens les mots de Cézanne : « Ce que j'essaie de vous traduire est plus mystérieux, s'enchevêtre aux racines mêmes de l'être, à la source impalpable des sensations. »

Chaque dessin traduit la fulgurance de l'instant et pour cela, il structure les volumes en multipliant les techniques : grands traits de pinceaux larges, coups de bombe, fusain frotté, pigment projeté... Et une fois que le cadre est dressé, il arrache la surface du papier ici ou là, révélant une géométrie altérée – comme des relevés archéologiques d'une ville antique oubliée – ou une forme indéfinie, complétant alors la palette du peintre. Il joue sur des blancs différents, tout en créant des espaces qui se superposent, des dimensions qui cohabitent. « Les points de vue multiples permettent de suggérer un déplacement, comme lorsqu'on se promène et que les choses bougent selon où se porte le regard » précise-t-il. Il représente l'atmosphère et matérialise les interstices entre les vides. Une montagne, une cascade, des nuages, le souffle du vent, le thème d'un morceau de musique, un tourbillon, une ville, des poussières de bois calciné, un dragon flottant... Dans ce jeu de la paréidolie auquel notre imaginaire ne peut que succomber, on gravite autour des mêmes notions : l'eau, le feu, l'air, et la terre, les quatre éléments constitutifs de l'univers aussi bien chez les Grecs depuis Empédocle au Ve siècle avant notre ère, que dans l'Orient millénaire, qui complète la liste par le vide. Il s'agit également du point de départ de l'alchimie, où tout est perpétuellement en transformation et en mouvement ; on peut passer de l'eau à l'air, de la terre au feu. L'énergie des coups de pinceau d'où affleure le geste renforcent cette dynamique. Cependant et contrairement aux idées reçues, la quête alchimique ne consiste pas à transformer le plomb en or, mais à s'extraire de la matérialité terrestre pour s'élever vers une substance plus noble. La véritable quête est transcendante, ce que trahit la fluidité et la transparence des matières, l'introduction d'un bleu éthéré et de l'or, une couleur qui n'existe pas dans la nature et qui est traditionnellement rattachée à l'espace spirituel où l'artiste du Moyen-Âge place la Vierge,

la projetant hors du monde humain.

Les notions de temps et d'espace n'ont plus de frontière. Le dessin se transmue en une cartographie du mental de l'artiste ou un paysage destiné au voyage intérieur, véritable délectation pour l'œil et pour l'esprit, jusqu'à vibrer à l'unisson des mots d'Umberto Eco qui écrivait dans *L'œuvre ouverte* : « Tout ce qui échappe à la compréhension favorise la jouissance de l'œuvre. »

Stéphanie Pioda